

Le bel état où me voici !
 Devant les autres chiens oserai-je paroître ¹ ?
 O rois des animaux , ou plutôt leurs tyrans ,
 Qui vous feroit choses pareilles !
 Ainsi crioit Mouflar ² , jeune dogue ; et les gens ,
 Peu touchés de ses cris douloureux et perçants ,
 Venoient de lui couper sans pitié les oreilles.
 Mouflar y croyoit perdre. Il vit avec le temps
 Qu'il y gagnoit beaucoup ; car , étant de nature
 A piller ses pareils , mainte mésaventure
 L'auroit fait retourner chez lui
 Avec cette partie en cent lieux altérée :
 Chien hargneux a toujours l'oreille déchirée.

Le moins qu'on peut laisser de prise aux dents d'autrui,
 C'est le mieux. Quand on n'a qu'un endroit à défendre,
 On le munit , de peur d'esclandre.
 Témoin maître Mouflar armé d'un gorgerin ³ ;
 Du reste ayant d'oreille autant que sur ma main ,
 Un loup n'eût su par où le prendre.

¹ VAR. Édit. 1678 et 1729 : *Parêtre*. La Fontaine a écrit ainsi pour la rime et par licence poétique. (Voyez la fable XIV du livre VIII , qui présente un exemple semblable.)

² Corps à grosse tête , du mot mufler. Ce nom est encore emprunté de Rabelais , I. II , ch. XII.

³ D'un collier. « *Gorgerin* , dit Nicot dans son dictionnaire , « est la pièce que l'homme de guerre met autour de sa gorge : « ce qu'on dit en fait de haubert ou *maille-gorgerin* , on l'appelle hausse-col en fait de lame de fer. »

FABLE X.

Le Berger et le Roi ¹.

DEUX démons à leur gré partagent notre vie ,
 Et de son patrimoine ont chassé la raison ;
 Je ne vois point de cœur qui ne leur sacrifie :
 Si vous me demandez leur état et leur nom ,
 J'appelle l'un , Amour ; et l'autre , Ambition.
 Cette dernière étend le plus loin son empire ;
 Car même elle entre dans l'amour.
 Je le ferois bien voir ; mais mon but est de dire
 Comme un roi fit venir un berger à sa cour.
 Le conte est du bon temps , non du siècle où nous sommes.

Ce roi vit un troupeau qui couvroit tous les champs ,
 Bien broutant , en bon corps , rapportant tous les ans ,
 Grace aux soins du berger , de très notables sommes.
 Le berger plut au roi par ces soins diligents.
 Tu mérites , dit-il , d'être pasteur de gens ² :
 Laisse là tes moutons , viens conduire des hommes ;
 Je te fais juge souverain.
 Voilà notre berger la balance à la main.

¹ *Contes et Fables indiennes de Bidpai et de Lokman* , t. II , p. 214 à 225 : *L'Hermite* ; et t. III , p. 123 : *Histoire d'un Lion et d'un Renard* , p. 123 à 173.

² Expression empruntée d'Homère.

Quoiqu'il n'eût guère vu d'autres gens qu'un ermite,
Son troupeau, ses mâtons, le loup, et puis c'est tout,
Il avoit du bon sens; le reste vient ensuite :

Bref, il en vint fort bien à bout.

L'ermite son voisin accourut pour lui dire :
Veillé-je? et n'est-ce point un songe que je vois?
Vous, favori! vous, grand! Défiez-vous des rois;
Leur faveur est glissante¹ : on s'y trompe; et le pire,
C'est qu'il en coûte cher : de pareilles erreurs
Ne produisent jamais que d'illustres malheurs.

Vous ne connoissez pas l'attrait qui vous engage :
Je vous parle en ami; craignez tout. L'autre rit;

Et notre ermite poursuivit :

Voyez combien déjà la cour vous rend peu sage.
Je crois voir cet aveugle² à qui, dans un voyage,

Un serpent engourdi de froid

Vint s'offrir sous la main : il le prit pour un fouet;
Le sien s'étoit perdu, tombant de sa ceinture.

Il rendoit grâce au ciel de l'heureuse aventure,
Quand un passant cria : Que tenez-vous! ô dieux!

Jetez cet animal traître et pernicieux,
Ce serpent! — C'est un fouet. — C'est un serpent! vous
A me tant tourmenter quel intérêt m'oblige? [dis-je.

¹ Et gratia regum
Lubrica.

SANNAZAR.

² Cet apologue n'est pas le même que celui d'Ésope ou celui de Phèdre qu'on a voulu y rapporter. La Fontaine a suivi Bidpai, qui a aussi intercalé ce conte dans celui de l'Ermite. (Voyez t. II, p. 220, l'Aveugle qui voyageoit avec ses amis.)

Prétendez-vous garder ce trésor? — Pourquoi non?
Mon fouet étoit usé; j'en retrouve un fort bon :

Vous n'en parlez que par envie. —

L'aveugle enfin ne le crut pas;

Il en perdit bientôt la vie :

L'animal dégoûdi piqua son homme au bras.

Quant à vous, j'ose vous prédire

Qu'il vous arrivera quelque chose de pire. —

Eh! que me sauroit-il arriver que la mort?

Mille dégoûts viendront, dit le prophète ermite.

Il en vint en effet : l'ermite n'eut pas tort.

Mainte peste de cour fit tant, par maint ressort,

Que la candeur du juge, ainsi que son mérite,

Furent suspects au prince. On cabale, on suscite

Accusateurs, et gens grevés par ses arrêts.

De nos biens, dirent-ils, il s'est fait un palais.

Le prince voulut voir ces richesses immenses.

Il ne trouva partout que médiocrité,

Louange du désert et de la pauvreté :

C'étoient là ses magnificences.

Son fait, dit-on, consiste en des pierres de prix :

Un grand coffre en est plein, fermé de dix serrures.

Lui-même ouvrit ce coffre, et rendit bien surpris

Tous les machineurs¹ d'impostures.

Le coffre étant ouvert, on y vit des lambeaux,

L'habit d'un gardeur de troupeaux,

Petit chapeau, jupon, panetière, houlette,

¹ Machineur, vieux mot hors d'usage, même du temps de Nicot, qui a été remplacé par machinateur.

Et, je pense, aussi sa musette ¹.
 Doux trésors, ce dit-il, chers gages, qui jamais
 N'attirâtes sur vous l'envie et le mensonge,
 Je vous reprends : sortons de ces riches palais
 Comme l'on sortiroit d'un songe!
 Sire, pardonnez-moi cette exclamation :
 J'avois prévu ma chute en montant sur le faite ².
 Je m'y suis trop complu : mais qui n'a dans la tête
 Un petit grain d'ambition?

.....

FABLE XI.

Les Poissons, et le Berger qui joue de la flûte ³.

Tircis, qui pour la seule Annette
 Faisoit résonner les accords
 D'une voix et d'une musette
 Capable de toucher les morts,
 Chantoit un jour le long des bords
 D'une onde arrosant des prairies
 Dont Zéphyre habitoit les campagnes fleuries.
 Annette cependant à la ligne pêchoit;

¹ Dans la fable du *Loup devenu Berger*, La Fontaine a dit :

Son chien dormoit aussi, comme aussi sa musette.

Liv. III, fab. III.

² Corneille avoit déjà dit :

Et monté sur le faite, il aspire à descendre.

³ *Æsop.*, 130, 34. *Aplton.*, 33.

Mais nul poisson ne s'approchoit :
 La bergère perdoit ses peines.
 Le berger, qui par ses chansons
 Eût attiré des inhumaines,
 Crut, et crut mal, attirer des poissons.
 Il leur chanta ceci : Citoyens de cette onde,
 Laissez votre Naiade en sa grotte profonde;
 Venez voir un objet mille fois plus charmant.
 Ne craignez point d'entrer aux prisons de la Belle :
 Ce n'est qu'à nous qu'elle est cruelle.
 Vous serez traités doucement ;
 On n'en veut point à votre vie :
 Un vivier vous attend, plus clair que fin cristal ;
 Et, quand à quelques uns l'appât seroit fatal,
 Mourir des mains d'Annette est un sort que j'envie.
 Ce discours éloquent ne fit pas grand effet ;
 L'auditoire étoit sourd aussi bien que muet :
 Tircis eut beau prêcher. Ses paroles miellées
 S'en étant aux vents ¹ envolées,
 Il tendit un long rets. Voilà les poissons pris ;
 Voilà les poissons mis aux pieds de la bergère.

O vous, pasteurs d'humains et non pas de brebis,

¹ VAR. *Au vent*. Il y a ainsi dans toutes les éditions de M. Didot, même dans celle de 1802, in-folio, et dans celle de Barbou, 1802, in-12. Cependant cette leçon ne vaut rien, et est contredite par toutes les éditions originales, qui portent la leçon bien plus poétique que nous avons adoptée dans le texte. Ailleurs, et dans une épître à la duchesse de Bouillon, La Fontaine a dit, en imitant Horace :

Vous envoyez aux vents ce fâcheux souvenir.

Rois, qui croyez gagner par raison les esprits
 D'une multitude étrangère,
 Ce n'est jamais par là que l'on en vient à bout!
 Il y faut une autre manière :
 Servez-vous de vos rets ; la puissance fait tout.

.....

FABLE XII.

Les deux Perroquets, le Roi et son Fils ¹.

Deux perroquets, l'un père et l'autre fils,
 Du rôt du roi faisoient leur ordinaire ;
 Deux demi-dieux, l'un fils et l'autre père,
 De ces oiseaux faisoient leurs favoris,
 L'âge lioit une amitié sincère
 Entre ces gens : les deux pères s'aimoient ;
 Les deux enfants, malgré leur cœur frivole,
 L'un avec l'autre aussi s'accoutumoient,
 Nourris ensemble, et compagnons d'école.
 C'étoit beaucoup d'honneur au jeune perroquet ;
 Car l'enfant étoit prince, et son père monarque.
 Par le tempérament que lui donna la Parque,
 Il aimoit les oiseaux. Un moineau fort coquet,
 Et le plus amoureux de toute la province,
 Faisoit aussi sa part des délices du prince.

¹ *Contes et Fables indiennes de Bidpai et de Lokman*,
 t. III, p. 93-119 : *Histoire d'un Roi de Yemen et de son Perroquet*.

Ces deux rivaux un jour ensemble se jouants,
 Comme il arrive aux jeunes gens,
 Le jeu devint une querelle.
 Le passereau, peu circonspec ¹,
 S'attira de tels coups de bec
 Que, demi-mort et trainant l'aile,
 On crut qu'il n'en pourroit guérir.
 Le prince indigné fit mourir
 Son perroquet. Le bruit en vint au père.
 L'infortuné vieillard crie et se désespère,
 Le tout en vain, ses cris sont superflus ;
 L'oiseau parleur est déjà dans la barque ² :
 Pour dire mieux, l'oiseau ne parlant plus
 Fait qu'en fureur sur le fils du monarque
 Son père s'en va fondre, et lui crève les yeux.
 Il se sauve aussitôt, et choisit pour asile
 Le haut d'un pin : là, dans le sein des dieux,
 Il goûte sa vengeance en lieu sûr et tranquille.
 Le roi lui-même y court, et dit pour l'attirer :
 Ami, reviens chez moi ; que nous sert de pleurer ?
 Haine, vengeance, et deuil, laissons tout à la porte
 Je suis contraint de déclarer,
 Encor que ma douleur soit forte,
 Que le tort vient de nous ; mon fils fut l'agresseur :
 Mon fils ! non ; c'est le Sort qui du coup est l'auteur.

¹ VAR. *Circonspect* dans toutes les éditions ; mais La Fontaine
 a retranché le *t*, et il a écrit, dans l'édition de 1679, *circonspec*,
 pour la rime, et par licence poétique.

² Stygiâ natabat jam frigida cymbâ.

VIRG., *Georg. IV*, v. 506.

La Parque avoit écrit de tout temps en son livre
 Que l'un de nos enfants devoit cesser de vivre,
 L'autre de voir, par ce malheur.
 Consolons-nous tous deux, et reviens dans ta cage.
 Le perroquet dit : Sire roi,
 Crois-tu qu'après un tel outrage
 Je me doive fier à toi ?
 Tu m'allègues le Sort : prétends-tu, par ta foi,
 Me leurrer de l'appât d'un profane langage ?
 Mais que la Providence, ou bien que le Destin
 Règle les affaires du monde,
 Il est écrit là-haut qu'au faite de ce pin,
 Ou dans quelque forêt profonde,
 J'achèverai mes jours loin du fatal objet
 Qui doit l'être un juste sujet
 De haine et de fureur. Je sais que la vengeance
 Est un morceau de roi ; car vous vivez en dieux.
 Tu veux oublier cette offense ;
 Je le crois : cependant il me faut, pour le mieux,
 Éviter ta main et tes yeux.
 Sire roi, mon ami, va-t'en ; tu perds ta peine :
 Ne me parle point de retour ;
 L'absence est aussi bien un remède à la haine
 Qu'un appareil contre l'amour.

FABLE XIII.

La Lionne et l'Ourse.

MÈRE lionne avoit perdu son faon¹ :
 Un chasseur l'avoit pris. La pauvre infortunée
 Poussoit un tel rugissement
 Que toute la forêt étoit importunée.

¹ VAR. Édit. de 1679 : *Fan*. Cette leçon a été conservée dans quelques éditions ; non pas que ce mot s'écrivit différemment du temps de La Fontaine qu'il ne s'écrit aujourd'hui, mais parce qu'il se prononce *fan*, et que les poètes pouvoient alors altérer l'orthographe des mots pour rimer aux yeux comme aux oreilles. Le mot *faon* est ici impropre ; car, bien avant La Fontaine, il ne s'employoit que pour désigner le petit d'une biche, d'un chevreuil, ou d'un daim. « On ne peut dire *faon* d'une beste mordant, comme laye, ourse, lionne, éléphant, ains ont autres « noms particuliers. » Nicot, *Thésor de la langue françoise*, 1606, in-folio, au mot *faon*. Cependant, plus anciennement ce mot paroît avoir été employé pour désigner les petits de tous les animaux ; du moins nous en avons un exemple qui prouve que le mot *faoner* s'employoit pour engendrer en général, quand il s'agissoit des animaux.

Les oisiaux, aussi les poissons,
 Qui moult sont biaux à regarder,
 Savent bien mes regles garder ;
 Tous *faonent* à lor usages,
 Et font honneur à lor lignages.

Roman de la Rose.

La nuit ni son obscurité,
 Son silence, et ses autres charmes,
 De la reine des bois n'arrêtoient les vacarmes :
 Nul animal n'étoit du sommeil visité.
 L'ourse enfin lui dit : Ma commère,
 Un mot sans plus ; tous les enfants
 Qui sont passés entre vos dents
 N'avoient-ils ni père ni mère ? —
 Ils en avoient. — S'il est ainsi,
 Et qu'aucun de leur mort n'ait nos têtes rompues,
 Si tant de mères se sont tuées,
 Que ne vous taisez-vous aussi ? —
 Moi, me taire ! moi malheureuse !
 Ah ! j'ai perdu mon fils ! il me faudra traîner
 Une vieillese douloureuse ! —
 Dites-moi, qui vous force à vous y condamner ? —
 Hélas ! c'est le Destin qui me hait. — Ces paroles
 Ont été de tout temps en la bouche de tous.
 Misérables humains, ceci s'adresse à vous !
 Je n'entends résonner que des plaintes frivoles.
 Quiconque, en pareil cas, se croit haï des cieux,
 Qu'il considère Hécube¹, il rendra grâce aux dieux.

¹ Cette reine, après avoir vu périr sous ses yeux Priam son mari, et la plus grande partie de ses enfants, sa ville et son royaume, fut réduite en esclavage.

FABLE XIV.

Les deux Aventuriers et le Talisman¹.

AUCUN chemin de fleurs ne conduit à la gloire².
 Je n'en veux pour témoin qu'Hercule et ses travaux :
 Ce dieu n'a guère de rivaux ;
 J'en vois peu dans la fable, encor moins dans l'histoire.
 En voici pourtant un, que de vieux talismans
 Firent chercher fortune au pays des romans.
 Il voyageoit de compagnie.
 Son camarade et lui trouvèrent un poteau
 Ayant au haut cet écriteau :
 « Seigneur aventurier, s'il te prend quelque envie
 « De voir ce que n'a vu nul chevalier errant,
 « Tu n'as qu'à passer ce torrent ;
 « Puis, prenant dans tes bras un éléphant de pierre
 « Que tu verras couché par terre,
 « Le porter, d'une haleine, au sommet de ce mont
 « Qui menace les cieux de son superbe front. »

¹ *Les Contes et Fables indiennes de Bidpai et de Lokman*, t. I, p. 247-261 : *Les deux Voyageurs*.

² Ardua per præcepta gloria vadit iter.

OVID., *Trist.*, 4.

Corneille avoit dit dans *Rodogune* :

Le ciel par ses travaux veut qu'on monte à la gloire.

L'un des deux chevaliers saigna du nez ¹. Si l'onde
 Est rapide autant que profonde,
 Dit-il... et supposé qu'on la puisse passer,
 Pourquoi de l'éléphant s'aller embarrasser ?
 Quelle ridicule entreprise !
 Le sage l'aura fait par tel art et de guise ²
 Qu'on le pourra porter peut-être quatre pas :
 Mais jusqu'au haut du mont ! d'une haleine ! il n'est pas
 Au pouvoir d'un mortel ; à moins que la figure
 Ne soit d'un éléphant nain, pygmée, avorton,
 Propre à mettre au bout d'un bâton :
 Auquel cas, où l'honneur ³ d'une telle aventure ?
 On nous veut attraper dedans cette écriture ;
 Ce sera quelque énigme à tromper un enfant :
 C'est pourquoi je vous laisse avec votre éléphant.
 Le raisonneur parti, l'aventureux se lance,
 Les yeux clos, à travers cette eau.
 Ni profondeur ni violence
 Ne purent l'arrêter ; et, selon l'écriveau,
 Il vit son éléphant couché sur l'autre rive.
 Il le prend, il l'emporte, au haut du mont arrive,
 Rencontre une esplanade, et puis une cité.
 Un cri par l'éléphant est aussitôt jeté :
 Le peuple aussitôt sort en armes.

¹ Expression proverbiale, pour dire que l'on manque de résolution par la crainte du danger. Saigner du nez étoit en Orient, pendant la peste, considéré comme un symptôme fâcheux, qui faisoit craindre la mort à ceux qui l'éprouvoient. (Voyez Boccace, dans l'introduction du Décameron.)

² Et de manière.

³ C'est-à-dire où sera l'honneur. Ellipse.

Tout autre aventurier, au bruit de ces alarmes,
 Auroit fui : celui-ci, loin de tourner le dos,
 Veut vendre au moins sa vie, et mourir en héros.
 Il fut tout étonné d'ouïr cette cohorte
 Le proclamer monarque au lieu de son roi mort.
 Il ne se fit prier que de la bonne sorte ;
 Encor que le fardeau fût, dit-il, un peu fort.
 Sixte en disoit autant quand on le fit saint père :
 (Seroit-ce bien une misère
 Que d'être pape ou d'être roi ?)
 On reconnut bientôt son peu de bonne foi.
 Fortune aveugle suit aveugle hardiesse.
 Le sage quelquefois fait bien d'exécuter
 Avant que de donner le temps à la Sagesse
 D'envisager le fait, et sans la consulter.

.....

FABLE XV.

Les Lapins.

DISCOURS À M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD ¹.

Je me suis souvent dit, voyant de quelle sorte
 L'homme agit, et qu'il se comporte
 En mille occasions comme les animaux :
 Le roi de ces gens-là n'a pas moins de défauts

¹ Sur M. le duc de La Rochefoucauld. (Voyez livre I, fable II.)

Que ses sujets; et la Nature
A mis dans chaque créature
Quelque grain d'une masse où puisent les esprits :
J'entends les esprits-corps, et pétris de matière.
Je vais prouver ce que je dis.

A l'heure de l'affût, soit lorsque la lumière
Précipite ses traits dans l'humide séjour,
Soit lorsque le soleil rentre dans sa carrière,
Et que n'étant plus nuit, il n'est pas encor jour¹,
Au bord de quelque bois sur un arbre je grimpe,
Et, nouveau Jupiter, du haut de cet olympe,

Je foudroie à discrétion
Un lapin qui n'y pensoit guère.
Je vois fuir aussitôt toute la nation
Des lapins qui, sur la bruyère,
L'œil éveillé, l'oreille au guet,
S'égayoient, et de thym parfumoient leur banquet.

Le bruit du coup fait que la bande
S'en va chercher sa sûreté
Dans la souterraine cité :
Mais le danger s'oublie, et cette peur si grande
S'évanouit bientôt; je revois les lapins,
Plus gais qu'auparavant, revenir sous mes mains.

Ne reconnoit-on pas en cela les humains?
Dispersés par quelque orage,

¹ Qualia sublucent, fugiente, crepuscula Phœbo :
Aut ubi nox abiit, nec tamen orta dies.
OVID., *Amor.*, I, 5, t. I, p. 341, édit. Burman, in-4°.
Non era notte e non era ancor giorno.
Orlando innamorato, cant. xii, st. 57.

A peine ils touchent le port
Qu'ils vont hasarder encor
Même vent, même naufrage :
Vrais lapins, on les revoit
Sous les mains de la Fortune.
Joignons à cet exemple une chose commune.

Quand des chiens étrangers passent par quelque endroit
Qui n'est pas de leur détroit¹,
Je laisse à penser quelle fête!
Les chiens du lieu n'ayant en tête
Qu'un intérêt de gueule, à cris, à coups de dents
Vous accompagnent ces passants
Jusqu'aux confins du territoire.

Un intérêt de bien, de grandeur, et de gloire,
Aux gouverneurs d'états, à certains courtisans,
A gens de tous métiers, en fait tout autant faire.

On nous voit tous, pour l'ordinaire,
Piller le survenant, nous jeter sur sa peau.
La coquette et l'auteur sont de ce caractère² :

Malheur à l'écrivain nouveau !
Le moins de gens qu'on peut à l'entour du gâteau,
C'est le droit du jeu, c'est l'affaire.
Cent exemples pourroient appuyer mon discours ;

¹ Indépendamment de sa signification ordinaire, le mot *détroit* désignoit, du temps de La Fontaine, une étendue de pays soumise à une juridiction spirituelle ou temporelle. C'est dans ce sens qu'il est employé ici. On dit actuellement *district*.

² La Fontaine a exprimé la même idée en prose dans sa *Psyché*, liv. II.

Mais les ouvrages les plus courts
Sont toujours les meilleurs. En cela j'ai pour guide
Tous les maîtres de l'art, et tiens qu'il faut laisser
Dans les plus beaux sujets quelque chose à penser :
Ainsi ce discours doit cesser.

Vous, qui m'avez donné ce qu'il a de solide,
Et dont la modestie égale la grandeur,
Qui ne pûtes jamais écouter sans pudeur
La louange la plus permise,
La plus juste et la mieux acquise ;
Vous enfin, dont à peine ai-je encore obtenu
Que votre nom reçût ici quelques hommages,
Du temps et des censeurs défendant mes ouvrages,
Comme un nom qui, des ans et des peuples connu,
Fait honneur à la France, en grands noms plus féconde
Qu'aucun climat de l'univers,
Permettez-moi du moins d'apprendre à tout le monde
Que vous m'avez donné le sujet de ces vers.

.....

FABLE XVI.

*Le Marchand, le Gentilhomme, le Père,
et le Fils de Roi*¹.

QUATRE chercheurs de nouveaux mondes,
Presque nus, échappés à la fureur des ondes,
Un trafiquant, un noble, un père, un fils de roi,
Réduits au sort de Bélisaire²,
Demandoient aux passants de quoi
Pouvoir soulager leur misère.

De raconter quel sort les avoit assemblés,
Quoique sous divers points tous quatre ils fussent nés,

¹ *Contes et Fables indiennes de Bidpai et de Lokman*, t. III, p. 320-338 : *Histoire d'Asfendiar*.

² Bélisaire étoit un grand capitaine, qui, ayant commandé les armées de l'empereur et perdu les bonnes grâces de son maître, tomba dans un tel point de misère qu'il demandoit l'aumône sur les grands chemins *. (*Note de La Fontaine*.)

* Tous les arts semblent avoir conspiré contre l'histoire en consacrant le récit touchant, mais romanesque, des dernières années de Bélisaire, devenu aveugle et demandant l'aumône : il n'en est pas moins prouvé que ce récit est entièrement faux, et qu'il a été inventé long-temps après la mort de ce grand homme. Les faits rapportés par les historiens les plus voisins de son temps y sont contraires : le poète Tzetzes, au douzième siècle, est le plus ancien auteur qui en fasse mention ; et lui-même le contredit dans un autre passage de son insipide poème. (Consultez à ce sujet *Gibbon's Hist. of the decl. and fall of the Rom. Empire*, ch. XLIII, t. VII, p. 408, edit. 1797, in-8°, London.)

C'est un récit de longue haleine.
 Ils s'assirent enfin au bord d'une fontaine :
 Là, le conseil se tint entre les pauvres gens.
 Le prince s'étendit sur le malheur des grands.
 Le père fut d'avis qu'éloignant la pensée
 De leur aventure passée
 Chacun fit de son mieux, et s'appliquât au soin
 De pourvoir au commun besoin.
 La plainte, ajouta-t-il, guérit-elle son homme?
 Travaillons : c'est de quoi nous mener jusqu'à Rome.
 Un père ainsi parler ! Ainsi parler ? croit-on
 Que le ciel n'ait donné qu'aux têtes couronnées
 De l'esprit et de la raison ;
 Et que de tout berger, comme de tout mouton,
 Les connoissances soient bornées ?
 L'avis de celui-ci fut d'abord trouvé bon
 Par les trois échoués aux bords de l'Amérique.
 L'un, c'étoit le marchand, savoit l'arithmétique :
 A tant par mois, dit-il, j'en donnerai leçon.
 J'enseignerai la politique,
 Reprit le fils de roi. Le noble poursuivit :
 Moi, je sais le blason ; j'en veux tenir école.
 Comme si, devers l'Inde, on eût eu dans l'esprit
 La sottise vanité de ce jargon frivole !
 Le père dit : Amis, vous parlez bien ; mais quoi !
 Le mois a trente jours : jusqu'à cette échéance
 Jeûnerons-nous, par votre foi ?
 Vous me donnez une espérance
 Belle, mais éloignée ; et cependant j'ai faim.
 Qui pourvoira de nous au dîner de demain ?
 Ou plutôt sur quelle assurance

Fondez-vous, dites-moi, le souper d'aujourd'hui ?
 Avant tout autre, c'est celui
 Dont il s'agit. Votre science
 Est courte là-dessus : ma main y suppléera.
 A ces mots le père s'en va
 Dans un bois : il y fit des fagots, dont la vente,
 Pendant cette journée et pendant la suivante,
 Empêcha qu'un long jeûne à la fin ne fit tant
 Qu'ils allassent là-bas exercer leur talent.

Je conclus de cette aventure
 Qu'il ne faut pas tant d'art pour conserver ses jours ;
 Et, grace aux dons de la nature,
 La main est le plus sûr et le plus prompt secours.